
No. 5959a.23
1.Ser
9-18
THE TRVSTEES OF THE PVBLIC LIBRARY
LVX
OMNIVM
CIVIVM
OF THE CITY OF BOSTON
1852 1878
GIVEN BY

CONFÉRENCE

sur le rôle de la

FORTIFICATION PASSAGÈRE

DANS LES COMBATS

PARIS.—Impr. de COSSE et J. DUMAINE, rue Christin

COMMISSION DES CONFÉRENCES RÉGIMENTAIRES.



CONFÉRENCE

sur le rôle de la

FORTIFICATION PASSAGÈRE

DANS LES COMBATS

RAPPORTEUR

M. F. PREVOST

Chef de bataillon du génie.



PARIS

LIBRAIRIE MILITAIRE DE J. DUMAINE,

LIBRAIRE-ÉDITEUR DE L'EMPEREUR,

Rue et Passage Dauphine, 30.

1869

12e Conf.



Turenne fut un des premiers à démontrer ce qu'il y avait d'excessif dans cette manière d'agi Il prouva que s'il est bon d'avoir des positio retranchées, pour les opérations de la tactiqu elles ne doivent pas être organisées dans un bu purement défensif, ni gêner en rien les mouve ments offensifs des armées qui les utilisent.

Les progrès faits par l'artillerie de campagne au XVIIIe siècle, sa puissance comme moyen de détruire les obstacles, la mobilité si grande des armées modernes, ont modifié mais n'ont pas annulé le rôle de la fortification passagère. Dans les guerres de la République et de l'Empire, elle a puissamment contribué au gain de plusieurs batailles.

Voici comment la jugeait Napoléon Ier, dans ses *Observations sur les campagnes de Turenne* :

« Ceux qui proscrivent les secours que l'art de
« l'ingénieur peut donner en campagne, se pri-
« vent gratuitement d'une force et d'un moyen
« auxiliaire, jamais nuisibles, toujours utiles et
« souvent indispensables. »

De nos jours, la longue portée, la rapidité et la justesse du tir des armes à feu imposent l'obligation de couvrir, autant que possible, les hommes jusqu'au moment où ils doivent entrer en action, sous peine de les voir décimés de loin en pure perte. Aussi, les armées éviteront-elles probablement, encore plus qu'elles ne le faisaient auparavant, de combattre dans les pays découverts, dans les plaines d'une grande étendue. Elles rechercheront les terrains accidentés qui permettent d'approcher de plus près l'ennemi, de cacher les mouvements qu'on exécute pour le tourner, de soustraire à sa vue les troupes qu'on ne veut pas engager aux débuts de la lutte, les réser-

ves, etc. Elles créeront des obstacles couvrants là où il ne s'en trouvera pas de naturels ; elles organiseront les uns et les autres de manière à faire éprouver à l'ennemi le plus de pertes possibles, à se faciliter une vigoureuse offensive en temps opportun, en un mot, à conserver, suivant l'expression de d'Arçon, une défensive toujours attaquante.

La fortification de campagne est donc plus que jamais appelée à rendre de grands services au moment du combat. Elle deviendra plus obligatoire encore en présence des armes actuelles. Si elle est bien comprise et intelligemment appliquée, elle devra désormais avoir une large part dans le gain des batailles. C'est un nouvel aspect sous lequel il convient de l'étudier.

Et tout d'abord, rappelons une règle dont il ne faut jamais s'écarter, c'est de n'occuper que les positions qu'il est possible de défendre avec les troupes qu'on a, et dont il est réellement avantageux de rester le maître. Le grand Frédéric avait fait de ce précepte une de ses maximes de prédilection. Pour l'avoir méconnu à Sadowa, les Autrichiens ont commis une faute qui fut en partie cause de la perte de la bataille. Ils s'acharnèrent à vouloir s'établir dans le bois de Maslowed qui leur était inutile, pour garder l'importante position de Chlum ; ils fatiguèrent et épuisèrent, dans cette attaque infructueuse, 51 bataillons qu'on eût beaucoup mieux employés à fermer la trouée par laquelle arrivait l'armée du prince royal de Prusse, et surtout à défendre Chlum.

§ 2. — DES OBSTACLES EXISTANT SUR LE TERRAIN.

Les principaux obstacles qu'on rencontre sur le terrain et dont on peut profiter, pour livrer un combat, sont les hauteurs, escarpements, ravins, bois, villages, maisons, murs, haies, fossés, marais, étangs, cours d'eau.

Hauteurs, escarpements, ravins. Autrefois, les regards d'un observateur, placé sur un point culminant, exploraient des plis de terrain, des couverts situés à des distances trop éloignées pour que le tir des armes en usage pût y envoyer des projectiles. Aujourd'hui, les obus et les balles atteindront tout ce que verront les yeux, et les positions dominantes acquièrent ainsi une grande valeur. Lorsque les pentes d'une colline qu'il est avantageux d'occuper ont une faible inclinaison, l'ennemi peut les franchir facilement. Dans ce cas, il est indispensable de les fortifier, à l'aide d'ouvrages de campagne dont la position variera suivant les circonstances. Le prince Eugène de Savoie les construisait fréquemment à mi-côte, se réservant la possibilité, s'il en était délogé, d'aller se former en bataille au sommet de la colline; c'est ainsi qu'il opéra au siége de Lille.

Comme exemple de bonne défense de hauteurs dont les pentes sont abordables, on peut citer celles de Solférino et de Cavriana. Elles étaient occupées par les Autrichiens d'une manière formidable et coûtèrent, pour être prises, de longs et sanglants efforts.

Le général Bénédek dut en partie la réputation militaire qu'il acquit en Italie, en 1859, à sa

brillante défense des hauteurs de San Martino, lorsqu'il effectua son mouvement de retraite.

Quand les pentes d'une colline sont roides ou escarpées, on tâchera de les battre par des feux latéraux. Il sera tout au moins indispensable de les surveiller soigneusement, en se rappelant que, partout où peut monter une chèvre, un soldat peut passer. Ce défaut de surveillance coûta cher aux Russes à la bataille de l'Alma.

La défense de ces sortes de hauteurs varie, suivant que leur sommet est formé d'une simple crête ou qu'il est couronné par un plateau. Pour le premier cas, voici comment agissaient les Anglais dans la guerre d'Espagne : ils laissaient l'ennemi gravir pendant un certain temps les pentes de la colline ; puis ils couronnaient rapidement la crête, fusillaient vivement leurs adversaires fatigués par une marche pénible et se jetaient sur eux à la baïonnette , mais sans les poursuivre trop longtemps.

Dans le cas d'un plateau, il vaut mieux laisser l'ennemi atteindre le sommet, et, pendant qu'il essaie de se former , le cribler de feux, puis lancer les colonnes contre lui. C'est ce que firent les Français à Rivoli ; mais l'exemple le plus célèbre est celui de la mémorable bataille de Belgrade, en 1717, où le prince Eugène de Savoie battit, avec 30,000 hommes, une armée de plus de 200,000 soldats dont la bravoure était proverbiale. Ce général assiégeait la ville, et avait construit une ligne de circonvallation ; il aurait pu en placer une partie au sommet de l'escarpement d'un long ravin, mais il préféra la reporter en arrière. Il y eut un blâme unanime parmi ses officiers qui ne comprenaient pas pourquoi leur chef se privait des avantages d'un excellent fossé.

Les Turcs donnèrent dans le piége qui leur était tendu. Ils s'entassèrent dans le ravin, en montèrent résolûment la berge et se trouvèrent devant les lignes du prince Eugène, sur un espace trop étroit pour pouvoir se développer; leur défaite fut complète.

Bois. Un bois forme un couvert précieux, le long de la lisière duquel de nombreux tirailleurs, et même des pièces d'artillerie, agiront efficacement sur le terrain situé en avant.

Pour en interdire l'accès, on peut abattre des arbres de manière à former des saillants et des rentrants qui se défendent réciproquement; on le borde d'abatis, et l'on en place également à l'intérieur. On pratique dans les chemins qui traversent le bois des coupures en des points battus de feux de flanc; mais en même temps, on dispose ces routes, et au besoin on en crée d'autres, pour permettre de lancer, au moment convenable, des colonnes au dehors.

La défense du bois de Maslowed par les Prussiens, pendant la bataille de Sadowa, est restée célèbre. 14 bataillons tinrent tête aux Autrichiens qui y amenèrent jusqu'à 51 bataillons appuyés par le feu d'une nombreuse artillerie. Le général Fransecky dut ce succès surtout à l'emploi incessant de petites réserves qu'il sut toujours ménager et envoyer à propos. Il réussit ainsi à atténuer les inconvénients des combats partiels et morcelés qui se trouvèrent imposés par la nature des lieux.

Villages. Quand on juge qu'un village peut être utile pour le moment de l'action, il est bon d'en occuper les abords, du côté de l'ennemi, par des troupes qu'on place assez loin des maisons pour

qu'elles puissent rester postées, malgré les incendies et les éclats de pierre que produiraient les projectiles de l'artillerie. En général, il vaut mieux que le gros des défenseurs séjourne peu dans le village même, où il aurait fort à souffrir des obus de l'ennemi et où ses mouvements offensifs seraient gênés. Une pareille faute contribua beaucoup au désastre de Hochstett en 1704, le maréchal de Marsin ayant entassé, dans le village de Blenheim, une trop nombreuse infanterie qui ne put en sortir et fut faite prisonnière. Des exemples analogues, quoique sur une moindre échelle, se sont produits dans la campagne d'Italie en 1859.

On doit se contenter de placer des tirailleurs dans les maisons qui ont vue sur le terrain du combat et dans les rues qui peuvent servir à assurer la retraite des troupes qui auraient à traverser le village.

L'artillerie se mettra en dehors, sur les flancs, de manière à battre les points les plus attaquables. Les débouchés et sorties de rues, du côté de l'ennemi, seront barricadés avec des voitures, des coffrages, des tonneaux remplis de terre, de fumier, de ballots, des palissades, des palanques, des chaînes de fer, des abatis, etc., etc. Ces barricades doivent être flanquées par les maisons voisines qu'on percera de créneaux pour la fusillade.

Si l'on s'attend à une défense de l'intérieur du village, on y placera des barricades, on se ménagera une retraite à l'aide d'une ou deux rues dont les maisons seront crénelées et mises en communication les unes avec les autres, par des trouées faites dans leurs murs ; on reculera ainsi lentement jusqu'au réduit qu'on aura préparé d'avance et qui consistera, soit en une place barricadée,

soit dans un grand édifice, tel qu'une église et son cimetière; on aura soin de conserver des sorties faciles, pour évacuer le village, si l'on y est obligé.

Un village qu'on ne voudrait pas occuper et qui pourrait être utile à l'ennemi, devra être incendié et détruit le plus complétement possible.

Le nombre des villages qui ont joué un rôle important dans les batailles est très-considérable. La résistance de Nerwinde fit perdre à Dumouriez la bataille de ce nom. Les villages d'Arcole, de Telnitz à Austerlitz, de Vierzehenheiligen à Iéna, d'Aspern et d'Essling, pris et repris plusieurs fois, ont puissamment concouru à décider du sort de journées demeurées à jamais célèbres.

Maisons, murs de clôture, haies, fossés. On ne gardera de ces obstacles que ceux qui devront servir : par exemple, pour battre un défilé, un pont, un gué, etc. Nous empruntons à l'*Aide-mémoire* de l'officier du génie les détails suivants sur les procédés à employer pour organiser la défense d'une maison.

« On fortifie une maison isolée, un château, etc.,
« en barricadant toutes les issues, et en perçant
« des trous en guise de créneaux à 1^m 20 au-dessus
« des planchers, dans les murs de façade et de
« pignon des divers étages, sur tout le pourtour,
« et principalement aux angles. Si l'on peut en-
« tourer le bâtiment d'un fossé, ou si le plafond
« est très-élevé, on perce aussi des créneaux au
« rez-de-chaussée; ces créneaux doivent être assez
« élevés pour que l'ennemi ne puisse les embou-
« cher; on y fait intérieurement une banquette
« en madriers. On ferme les croisées avec des
« doubles madriers percés de créneaux; on

« transforme les balcons en mâchicoulis, ou bien « l'on fait des mâchicoulis en charpente au-dessus « des portes. On prépare, enfin, une défense inté- « rieure pied-à-pied, dans les corridors et dans « les diverses chambres, en les crénelant, ainsi « que les planchers des divers étages, de manière « à se défendre successivement. On coupe les « escaliers, et l'on se sert d'échelles pour com- « muniquer d'un étage à l'autre. On porte aux « étages supérieurs des pierres, des pavés, des « bûches, etc. Lorsqu'on s'attend à être attaqué « avec de l'artillerie, on étançonne les solives « principales, afin que les brèches n'entraînent « pas d'éboulements considérables. Les portes « jugées nécessaires à conserver pour les sorties « sont masquées par des tambours en palissades « ou en palanques, dont les entrées sont fermées « avec une barrière de 2m50 de longueur, ou « par un fort cheval de frise tournant sur un « pivot par un bout.

« Il faut se précautionner contre le feu, en « démolissant la couverture, en chargeant le « plancher supérieur d'une couche de terre ou de « fumier, et en plaçant sur cette plateforme des « baquets pleins d'eau.

« On donne au besoin des flancs au bâtiment, « au moyen de tambours auxquels on communi- « que par des ouvertures pratiquées dans les « murs. »

Les murs de clôture sont munis de banquettes en arrière, pour tirer à travers des trous percés dans ce but, ou mieux par dessus ces murs s'ils ne sont pas trop élevés.

Les haies sans fossés ne donnent que des couverts sur lesquels une troupe en ligne doit, en général, se garder d'attirer l'attention, ce qui ar-

riverait si elle engageait le feu à travers ce rideau qui ne la garantirait pas contre les projectiles de l'ennemi. Elles constituent souvent un obstacle réel pour le franchissement.

Les fossés sont excellents pour recevoir des tirailleurs, et quelquefois des troupes qu'on veut dissimuler aux vues de l'adversaire. Quand ils ont de grandes dimensions, il est aisé de les rendre difficiles à traverser, en en escarpant les bords.

Comme exemple de défense de maisons isolées, nous mentionnerons le château de Hougomont et la ferme de la Haie-Sainte, à Waterloo. Pour le premier, les Français commirent la faute d'attaquer sans artillerie. Un mur crénelé leur fit éprouver de cruelles pertes. L'ennemi ne put être délogé du château, bien que ce dernier, entouré de trois côtés, fût devenu la proie des flammes.

La Haie-Sainte, canonnée par 80 pièces d'artillerie, puis attaquée par une colonne d'infanterie soutenue par un régiment de cuirassiers, ne fut prise qu'après une lutte acharnée.

Marais, étangs, cours d'eau. — Vauban estimait les positions fortifiées qui sont couvertes par un marais meilleures que celles qui se trouvent au sommet d'escarpements ; parce que la marche des assaillants y est incertaine et que le tir rasant de l'artillerie et de la mousqueterie balaie parfaitement le terrain. Mais les défenseurs doivent se défier des marais réputés impraticables : En 1693, Catinat gagna la bataille de Staffarde en tournant, avec 10 bataillons, une des ailes ennemies, à travers un marais qu'on regardait comme infranchissable.

Les cours d'eau, les canaux sont d'excellents obstacles, quand ils ont plus de deux mètres de

profondeur. Cependant, il ne faut pas trop y compter : la facilité avec laquelle on jette maintenant les ponts, permettant de les franchir assez rapidement. La cavalerie peut aussi les passer à la nage.

Il faut donc en surveiller les bords. Si l'on a conservé les ponts existants, ou si l'on en a établi soi-même, on devra les protéger par des ouvrages de campagne et par des batteries placées sur la rive opposée à celle par laquelle peut venir l'ennemi. Des poudres seront enterrées contre les culées pour les faire sauter au besoin. Un pont bien défendu n'est emporté par l'assaillant qu'aux prix de beaucoup de sang.

Les gués seront embarrassés à l'aide de piquets, de planches garnies de clous, de herses de laboureur placées les pointes en l'air et fortement maintenues au fond de l'eau.

Après un orage qui aurait subitement grossi un cours d'eau, il conviendra de vérifier la position des gués qui se trouvent souvent déplacés.

L'hiver convertit, parfois, en routes commodes pour l'ennemi, les étangs, les marais, les cours d'eau, les canaux qu'on était habitué à considérer comme d'excellents obstacles. Dans cette saison, le danger est d'autant plus grand que souvent la gelée survient brusquement.

La Hollande vit ainsi tomber sa meilleure défense en 1794 et 1795, lors de la campagne si hardiment entreprise par Pichegru, et l'on eut le spectacle unique d'une flotte, prise par les glaces, obligée de se rendre à un corps de cavalerie.

En 1658, à la bataille des Dunes, Condé compta trop sur l'obstacle que lui offrait la mer pour y appuyer son aile droite. Turenne, qui était sorti de ses lignes, manœuvra assez longtemps pour

attendre la marée descendante; puis, tout à coup, faisant un vigoureux effort avec sa gauche qu'il appuya de toute sa réserve, il tourna la droite de son ennemi et le battit.

§ 3. — DES OBSTACLES FAITS DE MAIN D'HOMME EN PRÉVISION DU COMBAT.

Les obstacles naturels ne sont pas toujours suffisants pour constituer une bonne position défensive; il est presque toujours nécessaire de les compléter par des travaux faits de main d'homme.

Les redoutes et les lignes de fortification passagère se composent de massifs de terre, précédés de fossés, d'une hauteur suffisante pour couvrir les fantassins, les pièces d'artillerie ($2^{m}00$ environ) et quelquefois aussi les cavaliers montés sur leurs chevaux ($2^{m}50$). L'épaisseur de ces masses de terre doit être suffisante pour résister pendant plusieurs heures aux projectiles de l'ennemi; leur forme est celle de parapets avec banquettes, permettant l'emploi de la mousqueterie ainsi que celui de l'artillerie, tirant soit à barbette, soit à embrasures.

On a reconnu qu'une épaisseur de $0^{m}50$ de terre fraîchement remuée est à l'épreuve de la balle du fusil modèle 1866 tirant à 25 mètres. Contre l'artillerie, il est bon de ne pas donner moins de $4^{m}00$ au sommet.

On construit dans les écoles régimentaires du génie, un retranchement dit *à méthode rapide*, dont le parapet a $2^{m}00$ de hauteur à la crête, $4^{m}00$ d'épaisseur au sommet; le fossé est profond de $2^{m}00$, large de $4^{m}00$ à la surface du sol. A l'intérieur, une tranchée de $0^{m}80$ de profondeur

moyenne et de près de 5m00 de largeur concourt à fournir les terres du profil.

L'excavation est entreprise des deux côtés du remblai, et le travail terminé en six heures, en y employant *cinq* hommes par mètre courant.

L'Aide-Mémoire de campagne pour les officiers d'artillerie, mentionne une batterie qui est rapidement exécutée : l'épaisseur de l'épaulement au sommet est de 4m00, la hauteur de la crête au-dessus du sol de 1m55, le terre-plein est enfoncé de 0m75. On tire à barbette ou à embrasures ; dans ce dernier cas, il est quelquefois nécessaire de creuser un petit fossé en avant pour se procurer toute la terre dont on a besoin.

Pendant la guerre de 1866, le colonel Pidoll des ingénieurs autrichiens fit exécuter, pour protéger l'artillerie, des parapets de 3m60 d'épaisseur au sommet et de 0m90 de hauteur ; les pièces devant tirer à barbette.

Une largeur suffisante était réservée pour la manœuvre de chaque pièce ; à droite et à gauche, on élevait des traverses surmontant de 1m50 le massif dont nous venons de parler, s'allongeant en arrière jusqu'à 3m60 et renfermant chacune un petit magasin aux munitions.

Quant à la forme à donner au tracé d'un retranchement, elle varie nécessairement avec la configuration du terrain et le rôle qu'il a à jouer. Jusqu'à nos jours, on a fréquemment adopté des lignes droites ou des crémaillères, avec des saillies en forme de redans ou de bastions se flanquant réciproquement à bonne portée de mousqueterie.

Maintenant qu'on cherche à allier la solidité des retranchements avec la facilité d'en sortir rapidement pour se porter au devant de l'ennemi,

les meilleurs esprits pensent, avec le général Rogniat, qu'il convient de former les courtines de ces retranchements d'une simple tranchée organisée pour permettre à l'artillerie et à l'infanterie, de tirer par-dessus le remblai. L'infanterie le franchira aisément au moment du besoin; des rampes et des solutions de continuité y seront ménagées pour les mouvements en avant de l'artillerie.

Ces courtines, fortement flanquées par les feux des bastions ou redans, ne seront guère accessibles à l'ennemi qu'après la prise de ces saillants, pour lesquels on aura réservé un fossé et un profil aussi infranchissables que possible.

Les redans sont plus à conseiller que les bastions, parce que les fossés des faces de ces derniers ne peuvent être vus des feux d'aucune des portions du retranchement; ce sont de véritables angles morts.

Les redans ne recevront pas d'artillerie; elle sera dès lors moins sujette à tomber au pouvoir de l'attaquant, dont les efforts se portent nécessairement sur ces parties saillantes de la ligne.

Les redoutes se mettent dans des positions qu'on tient à occuper très-fortement; elles doivent être solidement installées pour résister à une attaque d'artillerie et à un assaut; d'autant plus qu'il n'est pas toujours possible de les flanquer par d'autres ouvrages. Faciles à tourner, il est indispensable que leur entrée soit à l'abri d'un coup de main.

Défenses accessoires. — Pour rendre moins abordables, à l'ennemi, les redoutes et les saillants des retranchements, on peut en obstruer les accès par des défenses accessoires. Les principales et les plus faciles à exécuter rapidement sont les

suivantes : *fraises, palissades, palanques, abatis, trous de loup, piquets, chausse-trapes.*

Les fraises, sont faites de poutrelles ou de jeunes arbres, de 0^m15 à 0^m18 de grosseur, et de 3 à 4 mètres de longueur, ou même de madriers du commerce; on les taille en pointe. On les couche jointives, au haut de l'escarpe, sous le remblai du parapet dans lequel leur queue est engagée de 1^m30 à 1^m50. Elles font saillie sur le fossé et doivent se trouver à 2^m00 au moins au-dessus du fond. Il est bon de la cacher aux vues de l'artillerie ennemie, par un petit glacis établi sur le bord de la contrescarpe.

Les palissades se font comme les fraises, mais on les plante verticalement en les enterrant de 0^m60, et leur donnant un relief de 1^m80 au-dessus du sol. On les emploie pour fermer des gorges d'ouvrages, barrer des passages. Dans un fossé, elles sont mieux placées au milieu de sa largeur qu'au pied de la contrescarpe ou de l'escarpe, où elles pourraient aider au franchissement. Un liteau, fixé à 0^m70 au-dessous de leur partie supérieure, les relie entre-elles et les rend solidaires les unes des autres.

Les palanques, sont de grosses palissades de 2^m00 à 2^m50 de hauteur, on les dispose ordinairement pour permettre à des fusiliers, placés derrière elles, de se servir de leurs armes. Dans ce but, on plante, contre les joints, de longs piquets ou rondins destinés à arrêter les balles de l'ennemi. De distance en distance, on coupe ces rondins à 1^m20 au-dessus du sol, et l'on remplace la partie ainsi enlevée par un créneau taillé entre les deux palanques contiguës.

Les abatis sont formés de têtes d'arbres dont on a récépé les menues branches. On ne conserve que les plus grosses qu'on taille en pointe. Les abatis s'enterrent dans des petites tranchées en avant des fossés ; les terres des déblais sont rejetées en glacis du côté de l'ennemi, pour couvrir les branches contre les coups de l'artillerie.

Les trous de loup sont des excavations tronconiques que l'on creuse en quinconce, en avant d'un ouvrage. Leur profondeur est de 1^m30, leur diamètre supérieur de 1^m50 à 2^m00, celui du fond de 0^m50 à 0^m70. Les centres sont espacés entre eux de 3^m00 ; les terres des déblais sont disposées entre les trous, de telle sorte qu'il ne reste aucune surface plane où l'on puisse poser le pied. On plante, au fond de chacun d'eux, un piquet dont la pointe se trouve à la hauteur du terrain naturel.

Les petits piquets sont épointés par les deux bouts, ils ont de 0^m50 à 0^m60 de largeur. On les plante irrégulièrement à 0^m30 ou 0^m40 de distance les uns des autres, de manière à leur faire dépasser le terrain de 0^m20 à 0^m30. Les petits piquets sont mis au fond d'un gué, d'un fossé, quelquefois en avant de la contrescarpe ; mais dans cette position, l'artillerie peut les détruire.

Un chausse-trape est un ensemble de quatre gros clous forgés et soudés sur la moitié de leur longueur. Les pointes font entre-elles des angles égaux ; en les jetant sur le sol, l'une d'elles se trouve toujours en l'air. On les sème en avant de la contrescarpe.

Quand une armée est postée derrière des lignes formées d'obstacles, soit naturels, soit artificiels, doit-elle pour le moment du combat y attendre

l'ennemi, ou vaut-il mieux qu'elle en sorte pour livrer bataille? Cette question a donné lieu, de tout temps, à une polémique très-vive entre les auteurs militaires. Il nous semble qu'il ne peut y avoir de règle fixe à cet égard, et que la conduite à suivre dépend d'une foule de circonstances qu'il est impossible de prévoir à l'avance.

En général, les idées admises dans la tactique moderne penchent pour qu'une vigoureuse offensive soit prise, au moment où l'ennemi s'avance pour les aborder, et c'est pour cela qu'on les organise de manière à permettre de se porter en avant avec toute la rapidité possible.

Toutefois, quand, par la quantité ou par la qualité des troupes, on se sent inférieur à son adversaire, mieux vaut rester sur la défensive; c'est ce qui fit le succès des lignes de Torres-Vedras.

En 1706, la Feuillade fut vaincu par le prince Eugène, pour s'être obstiné à défendre les lignes de Turin qui étaient beaucoup trop étendues; il aurait dû en sortir.

Les redoutes ont eu souvent une grande part dans le sort des batailles.

Pierre le Grand en avait mis sept, en avant de son armée, à Pultawa où il fut vainqueur.

Les Anglais furent battus à Fontenoy pour avoir négligé de s'emparer des redoutes qui couvraient l'armée française.

Les 14 redoutes de Jemmapes firent payer cher à Dumouriez son succès et le rendirent incomplet, parce que l'ennemi put se retirer en bon ordre.

A Montenotte, en 1796, l'héroïque défense de Rampon, dans la redoute de Montelegino, contribua beaucoup au gain de la bataille.

Les redoutes de la Moscowa sont restées célèbres; pour les enlever, l'artillerie fut obligée de les tour-

ner et de les battre par la gorge. Les cuirassiers français y pénétrèrent, après plusieurs charges infructueuses, en perdant leurs généraux Montbrun et Caulaincourt.

Les obstacles dont nous venons de parler ont pour objet d'assurer l'occupation d'une position dont il est indispensable de rester le maître; ils en protégent les défenseurs et servent d'appui aux troupes qui luttent à découvert pour arriver à rompre l'ennemi.

Ces obstacles peuvent être établis en quelques heures; or il est rare qu'on n'ait pas à soi, même dans les cas les plus défavorables, une demi-journée pour se préparer à livrer une bataille ou à la recevoir.

Cette fortification créée d'avance, rendra toujours de grands services entre les mains d'un général qui aura été à même de choisir le terrain du combat. Exemple : la hauteur du Santon à Austerlitz.

Mais la mobilité des troupes étant devenue le principal élément du succès, on ne pourra pas toujours subordonner les opérations de la tactique aux positions fortifiées qu'on aura ainsi organisées. Les mouvements de l'ennemi dérouteront souvent les prévisions les mieux motivées, et l'on a été conduit à se demander s'il n'y a pas lieu de chercher à rendre pour ainsi dire mobile la fortification elle-même.

Au lieu de l'imposer toute faite d'avance à une armée, il serait préférable, dans bien de cas, que ce fût elle qui se pliât aux évolutions des troupes et qui vînt en aide, au moment où l'action va s'engager, aux dernières dispositions que prend le général en chef.

On s'est préoccupé de rechercher les moyens

les meilleurs pour atteindre ce but et pour apprendre aux troupes à exécuter, aussi rapidement que possible, des ouvrages de fortification passagère.

Une instruction ministérielle du 10 août 1865 prescrit, dans les camps annuels et dans les écoles régimentaires du génie, l'usage d'un retranchement dit *expéditif* : il consiste en un bourrelet de terre de 1 mètre de hauteur, ayant 1 mètre de largeur au sommet et 3 mètres à la base. On prend les terres des deux côtés dans des tranchées de 0m50 de profondeur et de 2 mètres de largeur moyenne ; trois quarts d'heure suffisent à des hommes exercés pour terminer ce retranchement qui est entièrement à l'épreuve des balles de l'infanterie et de la mitraille et qui forme un obstacle sérieux contre la cavalerie.

L'instruction rédigée, en 1865, pour les troupes du camp de Châlons, par le maréchal Niel, mentionne un retranchement analogue qui fut exécuté sur une vaste échelle et armé d'artillerie sur quelques points.

Nous avons extrait de ce document les lignes suivantes :

« Les ateliers, travaillant simultanément en de-
« dans et en dehors du parapet, sont composés,
« chacun, de deux hommes (un piocheur et un
« pelleteur) et ont 2m10 de retranchement à faire,
« la longueur de la pelle et de la pioche mises à
« bout...

« Si les flancs ne s'appuient pas à des obsta-
« cles naturels, l'ennemi évitera sans doute d'at-
« taquer de front une ligne de retranchements ; il
« cherchera à la tourner pour menacer la retraite
« des défenseurs. Dans tous les cas, on aura au
« moins arrêté sa marche et on l'aura forcé à un

« mouvement de flanc qui pourra fournir l'occa-
« sion de reprendre l'offensive avec avantage. »

Il est certain qu'une pareille fortification, voyant parfaitement le terrain situé en avant, serait inattaquable de front. D'autant plus qu'il sera toujours possible de désigner aux soldats, sur le sol que devront parcourir les assaillants, des repères à des distances rigoureusement connues; ils consisteront en arbres, en buissons, en branchages plantés exprès, etc., etc. Les hommes auront donc toutes les facilités désirables pour régler leur tir et lui assurer son maximum de justesse.

En présence des avantages que doivent procurer les retranchements rapidement exécutés, on ne saurait trop rappeler les prescriptions de l'article 160 du règlement de 1863 sur le service dans les places. Il est relatif à l'établissement, pour les troupes d'infanterie, d'écoles de construction d'ouvrages de campagne. Les camps d'instruction conviennent parfaitement pour atteindre ce but.

§ 4. — DES TRANCHÉES-ABRIS.

Les obstacles que nous venons de décrire continueront à constituer, comme par le passé, d'utiles auxiliaires dans les combats. Mais il est un service, bien plus important et bien plus incessant, que la fortification passagère est appelée dorénavant à rendre : celui de soustraire les troupes d'infanterie aux terribles effets du tir du nouveau fusil, tout en leur laissant une complète liberté pour leurs propres feux et pour tous les mouvements que réclamera la lutte.

Voici ce qu'on lit à cet égard, dans les *Observations sur l'instruction sommaire pour les com-*

bats (page 17) : « Aborder de front, en terrain dé-
« couvert, une infanterie non entamée, surtout si
« elle est protégée par des obstacles ou des cou-
« verts, a toujours été une opération dangereuse.
« Aujourd'hui surtout, avec les armes nouvelles,
« l'avantage appartient à la défense.

« Une troupe ayant à parcourir 300 ou 400 mè-
« tres sous un feu écrasant, quelque brave qu'elle
« soit, se trouverait exposée à être détruite avant
« d'avoir atteint le point décisif de l'action et
« dans tous les cas arriverait trop affaiblie pour
« lutter avec succès contre un ennemi préparé à
« la recevoir et qui au dernier moment prendrait
« l'offensive. »

Attendre l'ennemi en le criblant de feux sans avoir à souffrir des siens est donc un but qu'on doit se proposer plus que jamais.

Nous allons montrer que la fortification passagère donne les moyens d'y arriver facilement et rapidement, sans apporter la moindre entrave à l'élan des troupes qui forme, à un si haut degré, le cachet distinctif des armées françaises.

Les Observations sur l'instruction des tirailleurs indiquent avec détails les procédés que les hommes isolés peuvent employer pour profiter des moindres couverts naturels et se soustraire à la vue de leurs adversaires. Mais il restait à traiter cette question par les troupes en ligne.

Tel est l'objet de l'*Instruction du* 19 *avril* 1868, *sur les tranchées abris.*

Voici les considérations par lesquelles elle débute :

« Dans les observations ministérielles de 1867,
« relatives à l'instruction sommaire pour les com-
« bats, donnée au titre XIII de l'ordonnance du

« 3 mai 1832, sur le service des armées en cam-
« pagne, on lit, page 23, 3e alinéa, au sujet de la
« défense des positions :

« Les bataillons de la 1re ligne déployés et cou-
« verts, s'il est possible, par des plis de terrain,
« par des abris, par des tranchées attendant que
« l'ennemi soit arrivé à bonne portée pour l'é-
« craser par des feux de masse, surtout au mo-
« ment de la formation des colonnes d'attaque, et
« lorsque ces colonnes se portent en avant de la
« position.

« Ces abris artificiels, qui seraient destinés à
« suppléer aux couverts naturels, peuvent rece-
« voir le nom de *tranchées-abris*. Ils diffèrent
« des tranchées en usage dans les siéges, ainsi que
« du retranchement expéditif adopté par une dé-
« cision ministérielle du 10 août 1865, en ce
« qu'ils peuvent être exécutés en moins de temps,
« avec moins d'hommes et moins d'outils. »

La même instruction donne aux tranchées-abris le profil suivant qui n'a du reste rien d'absolu, et qui dépend de la nature du terrain :

L'excavation a une profondeur de 0m50, une largeur de 1m30 en haut, et de 1m10 au fond. Le remblai a un relief de 0m60 au-dessus du sol, 0m50 d'épaisseur au sommet et 1m70 à la base; il est séparé de la tranchée par une berme de 0m20 à 0m30 de largeur qui forme un gradin de franchissement.

Des hommes, se tenant debout dans la tranchée, ont la partie inférieure du corps protégée contre les projectiles et peuvent faire feu, comme lorsqu'ils bordent une crête de fortification ordinaire.

En faisant asseoir le premier rang sur la berme et le second rang sur le revers ou mieux dans

l'excavation même, on obtient un défilement presque complet. Il est acquis qu'un bourrelet de terre fraîchement remuée, ayant $0^{m}50$ d'épaisseur, est à l'épreuve de la balle du fusil, modèle 1866, tirant à 25 mètres.

Les tranchées-abris sont exécutées en grand nombre dans les camps annuels. En 1868, elles ont été faites en 25 minutes au plus, dans un terrain ordinaire.

Au camp de Saint-Maur, avec une terre très-forte, ensemencée en luzerne depuis plusieurs années, où la présence des racines de cette plante offrait de grandes difficultés à la fouille, le temps fut de 35 minutes.

Le tiers de l'effectif à couvrir par la tranchée-abri suffit pour exécuter cette dernière. Ainsi, deux compagnies creusent la tranchée qui doit couvrir un bataillon. Ces deux compagnies sont munies de pelles et de pioches, à raison d'un tiers de pioches pour deux tiers de pelles.

L'expérience a appris que, pour éviter des pertes de temps, il faut agir d'une manière analogue à celle qu'on emploie pour distribuer les outils et répartir les travailleurs, quand on veut faire des sapes volantes devant une place assiégée.

En 1868, au camp de Saint-Maur, cette opération fut essayée de deux façons : 1° en supposant que le génie avait pu faire apporter les outils à pied d'œuvre, 2° dans l'hypothèse où ces outils n'auraient pu arriver qu'à quelques centaines de mètres du lieu du travail.

Dans le premier cas, les outils étaient amenés par les soins du génie à une vingtaine de mètres en arrière de l'emplacement désigné et réunis en deux tas, un de pelles et l'autre de pioches, auprès desquels on mettait un sous-officier.

Pendant ce temps, un officier par bataillon, aidé d'un sous-officier, était chargé du tracé; il prenait avec lui quelques hommes (sapeurs, tambours, clairons) et les plaçait, comme jalonneurs, sur la direction que devait avoir le bord de l'excavation du côté de l'ennemi.

Ces hommes étaient espacés entre eux de 40 mètres environ. Puis, l'officier faisait tracer entre deux jalonneurs consécutifs, par un homme portant une pioche, une rainure sur le sol.

Le bord extérieur de la tranchée se trouvait ainsi suffisamment indiqué sur le terrain. On traçait ensuite le bord intérieur à une distance de $1^{m}30$ du précédent. Cette dimension est précisément la longueur de la pelle ronde du génie, emmanchée.

En même temps, pour recevoir les outils, ainsi qu'il va être dit tout à l'heure, les hommes des deux compagnies destinées à creuser la tranchée du bataillon formaient les faisceaux, déposaient leurs sacs et leurs fourniments et se plaçaient sur un seul rang. Cela fait, leurs officiers les mettaient en marche, de manière à les faire passer près des outils. Ce mouvement s'exécutait avec assez de lenteur pour que le sous-officier, dont il a été parlé plus haut, pût distribuer ces outils en donnant une pelle à chacun des deux premiers hommes, une pioche au troisième et ainsi de suite.

Sous aucun prétexte, il ne faut laisser aux soldats la faculté de prendre eux-mêmes les outils; c'est une cause de désordre.

Les hommes, toujours sur un rang, mais maintenant munis de leurs pelles et de leurs pioches, continuaient à marcher dirigés par leurs officiers, vers la ligne des jalonneurs. Quand le soldat, qui se trouvait en tête, avait atteint cette ligne, on

les déployait, *sur la droite* ou *sur la gauche par file en bataille,* selon celle des extrémités du tracé par laquelle ils arrivaient.

Dans ce déploiement, à mesure que chaque homme se présentait contre la rainure marquée sur le sol, le sous-officier qui avait aidé au tracé, recevait de lui l'outil qu'il portait; si c'était une pelle il la posait le long de la rainure; si c'était une pioche, il la mettait en travers de la ligne.

Toutes les pelles des deux compagnies se trouvaient ainsi placées bout à bout sur le tracé. Les pioches mises en travers indiquaient les séparations des ateliers, composés chacun de trois hommes, un piocheur et deux pelleteurs. On laissait ces trois hommes exécuter le travail comme ils l'entendaient. Les officiers et les sous-officiers veillaient seulement à ce que la forme et les dimensions du profil fussent observées. La berme se faisait à la fin, en enlevant la terre du pied du remblai.

Pour le cas où l'on supposait que le génie n'avait pu apporter les outils qu'à une distance de quelques centaines de mètres du lieu du travail; on les distribuait aux hommes pendant qu'ils étaient sous les armes. Ils les portaient à la main jusqu'auprès de l'endroit désigné; là, leur répartition le long du tracé se faisait comme il a été dit plus haut.

En supposant un bataillon de 600 hommes, détachant 200 soldats pour faire la tranchée-abri, ces derniers auront entre les mains 134 pelles et 66 pioches (2 pelles pour une pioche). Les 134 pelles posées à la suite les unes des autres, occuperont une longueur de $1^{m}30 \times 134 = 174$ mètres, qui est suffisante pour couvrir les 600 hommes du

bataillon placés sur deux rangs, en se basant sur ce que chaque file a $0^{m}58$ de largeur.

« Des abris de ce genre laissés en arrière, dans « un mouvement offensif et définitif de la pre- « mière ligne, pourraient être utilisés par les « troupes de la dernière ou par les réserves. Ils « fourniraient encore aux troupes de la première « ligne, en cas d'insuccès, un refuge où elles se « rallieraient, pour écraser l'ennemi par des feux « de masse et pour attendre une occasion de re- « prendre l'offensive (1). »

La question du transport des outils, pour l'exécution des ouvrages de fortification passagère par les armées en campagne, a été résolue de différentes manières par les diverses puissances européennes. Les unes, comme la Russie, essaient de faire porter à chaque soldat un outil de terrassier qu'on rend aussi léger que possible. En Danemark, on a soumis à l'expérience une sorte de bêche très-courte qu'on donnerait au fantassin ; on a même étudié une forme de baïonnette à lame large et courte dont on se servirait en guise de louchet. L'idée d'utiliser les armes de l'infanterie comme outils de terrassier n'est pas nouvelle ; on la rencontre plusieurs fois dans l'histoire, même en remontant très-haut dans ses annales, notamment dans les commentaires de César (2). En 1574, au siége de Leyde, les Espagnols, manquant d'outils pour faire un retranchement à l'aide de gazons, les découpèrent sur le sol avec leurs sabres.

---

(1) *Des abris à improviser avant le combat,* par le capitaine du génie Richard, *Revue militaire française,* février 1869.

(2) *Guerre des Gaules,* liv. v, chap. 42.

En France, les outils de pionnier sont transportés sur des voitures auxquelles on adjoint, dans les pays difficiles à parcourir, des animaux de bât.

Voici, en résumé, les prescriptions ministérielles à cet égard :

En campagne, il est attaché à chaque division d'infanterie une compagnie de sapeurs munie d'outils que les hommes portent constamment avec eux. Les pelles y figurent au nombre de 36; il en est de même des pioches. Cette compagnie divisionnaire emmène avec elle deux voitures, dites de section, dont le chargement comporte, entre autres objets, 94 pelles rondes ou carrées et 38 pioches. Une division d'infanterie dispose ainsi de 130 pelles et de 74 pioches.

En dehors des approvisionnements divisionnaires, chaque corps d'armée possède un parc spécial dans lequel se trouvent 1150 pelles et 542 pioches.

Le total des outils de terrassier, mis à la disposition d'un corps d'armée composé de trois divisions, est donc de 1540 pelles et 764 pioches. Il permet d'exécuter, en une seule fois, des tranchées-abris pouvant recevoir 4560 hommes. Si le général a seulement deux heures à sa disposition, il lui sera souvent possible, dans ce laps de temps, de mettre une division à couvert.

Enfin, si un plus grand nombre d'outils lui était nécessaire, il les trouverait, avec l'assentiment du général en chef, dans le grand parc de l'armée, qui possède, en dehors des approvisionnements que nous venons d'indiquer, 4700 pelles et 2200 pioches.

D'ailleurs, si l'usage des tranchées-abris prend de l'extension, et cela n'est pas douteux pour

nous, en présence des nouvelles armes, il sera toujours aisé d'augmenter les approvisionnements réglementaires d'outils de terrassier que les armées emporteront avec elles.

Il est facile de constater à toutes les époques de l'histoire une préoccupation constante pour protéger les combattants contre les projectiles de l'ennemi. Ainsi, c'est seulement au commencement du XVIIIe siècle que les armures défensives qu'on donnait à l'infanterie furent entièrement supprimées en France (1).

Dans la haute antiquité, les tours montées sur des éléphants, les chars armés de faux constituaient de véritables forteresses mobiles qui permettaient d'amener, au milieu de la mêlée, des soldats dont les coups plongeants étaient très-redoutés. Quand plusieurs chars venaient se placer les uns à côté des autres, il en résultait un retranchement formidable.

Nul soldat n'approcha du légionnaire romain pour l'habileté et la rapidité avec lesquelles ce dernier élevait des retranchements en face de l'ennemi et tirait parti des obstacles en apparence les plus insignifiants. Au moyen âge, on eut longtemps recours à un genre de fortification entièrement portative. On l'obtenait à l'aide de hauts et larges boucliers de l'espèce de ceux appelés *targes* et *pavois*. Chacun d'eux servait à couvrir deux hommes; l'un le maintenait vertical, l'autre lançait des traits. En réunissant plusieurs pavois, on formait une ligne de tireurs parfaitement abrités

---

(1) En 1704, après l'adoption de la baïonnette, on abolit les *piquiers*, qui avaient porté jusque-là une cuirasse et un casque.

contre des projectiles lancés par les armes de main. Cette manœuvre s'appelait *former la pavesade.* On l'employait d'habitude pour escarmoucher contre une place assiégée, mais on en trouve aussi des exemples dans des batailles rangées.

Puisque le besoin de protéger les hommes était si vivement senti aux époques où les armes de jet étaient si imparfaites, n'y a-t-il pas une nécessité bien autrement impérieuse, vis-à-vis de nos fusils modernes dont le tir possède une justesse et une portée si grandes?

« Si le moment de combattre n'est pas arrivé, « tenez-vous hors de portée ou cachez vos trou- « pes, » disait le maréchal Bugeaud.

Nul doute que le vainqueur d'Isly, s'il avait connu nos nouveaux fusils, n'eût adopté avec empressement la tranchée-abri, qui permet de rester à portée de l'ennemi et de lui envoyer une grêle de balles, tout en étant protégé contre les siennes.

Les retranchements à exécution très-rapide ont reçu le baptême de feu depuis l'apparition des nouvelles armes. Il en a été fait un grand usage dans la guerre de la Sécession, aux Etats-Unis. Il est arrivé que les mêmes troupes les ont exécutés plusieurs fois de suite, pendant la durée de l'action, notamment dans les derniers combats livrés en mars 1865 autour de Pétersburg.

Un témoin oculaire, qui commandait une brigade de l'armée fédérale, dit à ce sujet : « Dans « un mouvement de conversion opéré graduelle- « ment, j'eus à changer deux fois de position en « moins d'une heure, et je laissai derrière moi, « deux lignes de retranchements volants presque « achevés, tant nos hommes avaient acquis de

« prestesse et d'habileté dans ce genre de tra-
« vail (1).

Quant aux objections qu'on serait tenté de faire contre les retranchements à exécution rapide, contre les tranchées-abris et en général contre l'emploi de la fortification passagère dans les combats, voici la réponse que nous leur ferons : elle est tirée des *Mémoires de Napoléon Ier* (tome 7, page 93).

« Les principes de la fortification de campagne
« ont besoin d'être améliorés. Il faut encourager
« les ingénieurs à la perfectionner, à porter cette
« partie de leur art au niveau des autres.....
« Officiers et soldats ont de la répugnance à ma-
« nier la pelle et la pioche ; ils font écho et ré-
« pètent à l'envi : les fortifications sont plus
« nuisibles qu'utiles..... La victoire est à celui
« qui marche, avance, manœuvre; il ne faut pas
« travailler : la guerre n'impose-t-elle pas assez
« de fatigues ? Discours flatteurs et cependant
« méprisables ! »

§ 5. — Attaque des positions fortifiées.

L'attaque d'une position fortifiée doit être précédée d'une reconnaissance faite avec tout le soin possible. Bien que cette recommandation constitue une vérité admise par tout le monde, il n'en est pas qui soit plus souvent négligée ; et sous ce rapport, les Français n'ont rien à reprocher aux

---

(1) *Quatre ans de campagne à l'Armée du Potomac*, par Régis de Trobriant, ex-major général au service volontaire des États-Unis.

autres peuples. Il est malheureusement fréquent de voir des opérations de guerre échouer complétement faute de reconnaissances préalables suffisantes; c'est d'autant plus fâcheux, que notre armée possède tous les éléments nécessaires pour les bien faire.

Nous nous bornerons à citer un seul exemple de conséquences regrettables dues à l'oubli des règles les plus vulgaires à cet égard.

Le 30 avril 1849, à l'attaque brusquée de Rome, une colonne fut chargée de pénétrer par une certaine porte de l'enceinte Vaticane. Après s'être mis en marche, on se demanda où était cette porte, et, comme on l'ignorait, force fut à la colonne de s'arrêter. C'était en plein jour : un lieutenant et un sergent du génie durent aller à la recherche de la porte en question, et ils acquirent la conviction qu'elle était murée depuis longtemps. On sut, plus tard, qu'il y avait bien des années que cette entrée de la place était bouchée par de la maçonnerie. Et cependant, de toutes les villes du monde, Rome est la plus visitée, celle dont on trouve le plus de plans dans le commerce !

On ne saurait trop recommander aux jeunes officiers de toutes armes de se bien pénétrer de l'utilité des reconnaissances et de s'y exercer en temps de paix.

Un officier, désireux de connaître cette partie de l'art militaire, ne devra négliger aucune occasion de s'y rendre habile. Dans les marches avec les troupes, dans ses promenades, à la chasse, il trouvera mille occasions d'étudier des terrains variés, de se demander comment il s'y prendrait s'il avait avec lui quelques bataillons, quelques escadrons, quelques pièces d'artillerie pour défendre le bois, la hauteur, le village qui sont devant lui, quels ouvrages

accessoires il faudrait créer pour les relier entre eux, les renforcer? Une autre fois, ce sera une question d'attaque de ces mêmes obstacles qu'il se posera comme problème militaire à résoudre. Il n'est pas jusqu'à l'étude des moyens de défendre ou d'attaquer la maison qu'il habite, qui ne soit intéressante et fructueuse pour lui. En agissant ainsi, un officier peut acquérir une certaine habitude qui le rendra moins neuf et moins hésitant sur ce qu'il conviendra de faire lorsqu'il se trouvera, en campagne, en présence de la réalité.

Pour attaquer une position, on trouvera dans les *Observations sur l'instruction sommaire pour les combats* (page 17) des prescriptions détaillées. L'attaque de front devra, si faire se peut, être précédée ou accompagnée de mouvements tournants ; on pourra alors l'exécuter d'après les indications suivantes, tirées de l'*Aide-Mémoire de l'officier du génie :*

« Avant d'attaquer des retranchements, il faut « bien connaître, par les rapports des déserteurs « et des espions, et surtout par une bonne recon- « naissance, la force de retranchements, leurs « avenues, la qualité des troupes qui les défen- « dent, etc.

« Les assaillants doivent, autant que possible, « être en nombre triple de celui des défenseurs ; « ils se divisent ordinairement en corps d'attaque « et en corps d'observation.

« L'attaque par surprise ne peut-être soumise « à aucune règle exacte : son succès dépend du « secret et du bon ordre ; elle se tente générale- « ment un peu avant le jour.

« L'attaque à la baïonnette, qui est la plus expé- « ditive, ne peut s'employer que contre des ou- « vrages d'un faible profil ou mal défendus.

« L'attaque soutenue par l'artillerie et la fu-
« sillade est la plus sûre; elle doit être conduite
« avec ordre et énergie et généralement de la
« manière suivante : On établit les batteries dans
« les endroits les plus convenables pour enfi-
« ler, ricocher, démonter, ruiner les retranche-
« ments et les défenses accessoires ; on couvre les
« pièces par un épaulement, si le terrain le per-
« met et si on a le temps ; on tire beaucoup d'obus
« pour produire du désordre parmi les défen-
« seurs, et on en jette surtout une grêle sur les
« villages afin de les incendier, si l'on ne veut
« qu'en chasser l'ennemi ; si l'on doit les occuper
« ou les traverser, on tire sans faire éclater les
« obus. Quand l'artillerie a produit son effet,
« on fait avancer ordinairement trois colonnes de
« sapeurs du génie ; selon la nature des défenses,
« on leur donne à porter des planches, des claies,
« des fascines ou des échelles pour couvrir les
« trous de loup, combler les fossés, ou escala-
« der les escarpes ; un second détachement de
« troupes du génie suit chaque colonne pour
« s'établir solidement dans les ouvrages pris,
« les détruire du côté de l'assaillant, et les fer-
« mer, s'il y a lieu, du côté de la gorge. Viennent
« eusuite d'autres troupes destinées à prendre
« possession des retranchements; elles doivent ren-
« forcer les colonnes d'attaque, et les remplacer, en
« cas de besoin; sur les ailes de ces troupes, on met
« de la cavalerie. Il faut que les colonnes d'attaque
« se dirigent sur les capitales des ouvrages afin de
« se trouver dans les angles dégarnis de feux aux
« saillants; elles doivent marcher vite, mais en bon
« ordre et sans tirer. Parvenues dans les fossés,
« elles se jettent dans les angles morts, s'il y en a,
« pour donner l'assaut, et ne commencent la fusil-

« lade qu'en pénétrant dans les retranchements
« ou dans les rues.

« Elles doivent poursuivre l'ennemi avec vi-
« gueur, et tâcher d'entrer pêle-mêle avec lui dans
« les ouvrages en arrière. Il faut presque toujours
« attaquer plusieurs points à la fois, et chercher
« à tourner par la gorge les ouvrages isolés. Si
« l'attaque ne réussit pas, il faut que la retraite
« soit bien protégée par l'artillerie et la cavale-
« rie.

« Pour attaquer un bois, employer les plus
« forts calibres, les couvrir par des accidents de
« terrain, de la terre, des fascines et des troncs
« d'arbres. »

Quand on soupçonne l'existence de fourneaux de mines, il faut creuser, à la gorge des ouvrages assaillis, une petite tranchée pour chercher et détruire les fils électriques et les cordeaux porte-feu.

Souvent, dans les attaques de positions fortifiées, il y aura lieu d'employer la poudre pour briser des palissades, des palanques, enfoncer une porte, une barrière, renverser un mur. Nous croyons devoir renouveler ici le vœu, déjà exprimé dans une autre conférence, que les troupes d'infanterie et de cavalerie soient exercées, en temps de paix, à disposer quelques sacs de poudre de manière à produire des explosions, à mettre le feu au moyen du moine et du cordeau porte-feu.

Un détachement se trouverait quelquefois à même de rendre de bons services de cette nature, et il est arrêté faute d'avoir les objets nécessaires ou de savoir s'en servir.

Nous avons décrit les retranchements de campagne qui étaient le plus en usage avec les ancien-

nes armes pour venir en aide aux troupes pendant les combats ; nous avons montré qu'on était arrivé à les exécuter très-rapidement. Ils constituent, aujourd'hui plus que jamais, un précieux auxiliaire dans les batailles.

Mais l'adoption des fusils à grande portée, à tir rapide et très-juste, donne une importance nouvelle aux procédés qui permettent d'abriter rapidement les troupes d'infanterie jusqu'au moment où elles doivent prendre l'offensive. Il a donc été fait un appel à la fortification passagère pour atteindre ce but qui deviendra désormais une des principales préoccupations d'un général, un moyen puissant de s'assurer le succès.

Il en est résulté une fortification volante, qui ne constitue pas un obstacle mais un abri pour les hommes, une sorte de bouclier facile à installer, en une demi-heure, partout où se fera sentir le besoin de couvrir des troupes en ligne, tout en leur laissant une liberté complète pour leur feu et pour leurs mouvements.

En terminant, nous ne saurions trop insister sur l'importance des écoles de fortification passagère pour les troupes d'infanterie, dans les camps d'instruction, et sur la nécessité de les mettre à même de justifier ces paroles récemment prononcées par M. le Maréchal Ministre de la guerre : « Le soldat doit faire sans hésitation tous les « travaux militaires ; en campagne, il doit se « servir de la pioche aussi bien que du fusil (1). »

---

(1) Discours prononcé devant le Corps législatif, le 13 avril 1869.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

Considérations sur l'Art de la guerre, par le généra Rogniat.

Cours d'Art et d'Histoire militaires, par le colonel Rocquancourt.

Aide-mémoire à l'usage des Officiers du génie.

Des Abris à improviser avant le combat, par J. Richard, capitaine du génie (Extrait de la *Revue militaire française*, février 1869.

Instruction sur les tranchées-abris, 19 avril 1868.

COMMISSION

DES

CONFÉRENCES RÉGIMENTAIRES

1re CONFÉRENCE : Considérations générales sur l'état militaire de la France et des principales puissances étrangères. Rapporteur : M. NUGUES, Lieutenant-Colonel d'état-major. In-18. 30 cent.

2e CONFÉRENCE. — I. Armement nouveau. — II. Considérations générales sur les modifications que la tactique doit subir par suite du nouvel état de l'armement européen. Rapporteur : M. MALDAN, Chef d'escadron d'artillerie. In-18. 30 cent.

3e CONFÉRENCE sur l'emploi des chemins de fer à la guerre et sur la Télégraphie militaire. Rapporteur : M. PREVOST, Chef de bataillon du génie. In-18. 30 cent.

4e CONFÉRENCE sur la tactique séparée de la cavalerie. Rapporteur : M. SAVIN-DELARCLAUSE, Chef d'escadrons au 3e hussards. In-18. 30 cent.

5e CONFÉRENCE. Exposé sommaire de la Campagne d'Allemagne en 1866. Rapporteur : M. CH. FAY, Chef d'escadron d'état-major. In-18. 30 cent.

6e CONFÉRENCE sur la tactique de l'infanterie prussienne pendant la campagne de 1866. Rapporteur : M. HEINTZ, Chef de bataillon au 3e régiment de voltigeurs de la garde impériale. In-18. 30 cent.

7e CONFÉRENCE sur l'emploi de la cavalerie en Allemagne pendant la campagne de 1866. Rapporteur : M. CHARREYRON, Lieutenant-Colonel du 11e régiment de chasseurs. In-18. 30 cent.

8e CONFÉRENCE sur la tactique des trois armes dans la division ; Rapporteur : M. LANTY, Chef de bataillon du génie. In-18. 40 cent.

9e CONFÉRENCE : De la géographie de l'Allemagne. Rapporteur : M. Ch. FAY, Chef d'escadron d'état-major. In-18. 40 cent.

10e CONFÉRENCE. De l'organisation militaire de l'Allemagne. Rapporteur : M. Ch. FAY, Chef d'escadron d'état-major. In-18. 30 cent.

11e CONFÉRENCE sur l'Artillerie de campagne, son emploi dans les guerres d'Allemagne de 1866. Rapporteur : M. SAUNIER, lieutenant-colonel du 11e d'artillerie. In-18. 40 cent.

12e CONFÉRENCE sur le rôle de la fortification passagère dans les combats. Rapporteur : M. PREVOST, chef de bataillon du génie. In-18. 30 cent.

CONFÉRENCE sur le service de santé en campagne; par M. LEGOUEST, Médecin principal de 1re classe. In-18. 40 cent.

CONFÉRENCE sur la Garde nationale mobile. Rapporteur : M. Ch. CORBIN, Chef d'escadron d'état-major. In-18. 40 cent.

CONFÉRENCE de quelques récents travaux sur la tactique. In-18. 30 cent.

Carte du théâtre des opérations en Bohême, en 1866. 1 feuille. 30 cent.

Plan de la bataille de Sadowa, 3 juillet 1866. 1 feuille. 30 cent.

Nota. — Ces deux cartes sont publiées à l'appui de la conférence régimentaire n° 5. — Exposé sommaire de la campagne d'Allemagne en 1866.

Carte générale de l'Allemagne contenant, outre les indications géographiques habituelles, et les nouvelles divisions politiques, les lignes principales des chemins de fer allemands. 1 feuille. 30 cent.

Nota. — Cette carte est publiée à l'appui de la conférence régimentaire n° 9 sur la géographie de l'Allemagne.

OUVRAGES NOUVEAUX

ÉTUDE SUR LA TACTIQUE à propos de la campagne de 1866 ; traduit de l'allemand par M. FURCY-RAYNAUD, Capitaine au 90e de ligne. In-18. 2 fr.

AVENIR DE LA CAVALERIE EN CAMPAGNE. Broch. in-8°. 1 fr. 50

LE TIRAILLEUR. La Tactique de l'avenir. Broch. in-8°. 1 fr.

MANŒUVRES ET TACTIQUE DE L'INFANTERIE PRUSSIENNE, d'après les ouvrages du Colonel Von Kessel et du Major J. Campe, de l'Infanterie prussienne ; par FISCH, Lieutenant-répétiteur d'art militaire et de fortification à l'Ecole militaire de Belgique. In-12, avec 37 figures et planches. 2 fr. 50

OBSERVATIONS sur l'Instruction sommaire des combats. Broch. in-18. 20 cent.

OBSERVATIONS sur l'Instruction des tirailleurs. Broch. in-18. 20 cent.

OBSERVATIONS sur le Service de la Cavalerie en campagne. Broch. in-18. 30 cent.

DE L'EMPLOI DES CHEMINS DE FER EN TEMPS DE GUERRE; traduit de l'allemand. 1 vol. in-8°. 4 fr.

TRAITÉ DE TÉLÉGRAPHIE ÉLECTRIQUE MILITAIRE ; par M. DUMAS, Capitaine d'état-major, Membre de la Commission de la Télégraphie militaire. 1 vol. in-18 jés. avec 69 figures dans le texte. 4 fr.

ÉTUDE sur le Rôle de la Société de secours aux Blessés militaires en campagne ; par A. SANSON, Sous-Intendant militaire de la Garde impériale. Broch. in-8°. 75 cent.

HISTOIRE POLITIQUE ET MILITAIRE DE LA PRUSSE depuis ses origines jusqu'à 1867 ; par Em. CHEVALET, Auteur du *Précis d'Histoire moderne et contemporaine*. 1 joli vol. in-12. 3 fr. 50

LES FRONTIÈRES DE LA PRUSSE; par R. DE COYNART, Lieutenant-Colonel d'état-major. Broch. in-8°. 1 fr. 50

ARMÉE DE LA CONFÉDÉRATION DU NORD DE L'ALLEMAGNE, Organisation, Effectif, Aperçus sur les Manœuvres de l'Infanterie et de la Cavalerie, d'après les documents authentiques; par un Officier d'état-major. In-8°. 2 fr.

CAMPAGNES DE LA PRUSSE contre l'Autriche et ses Alliés en 1866; par le colonel A. BORBSTÆDT. Traduit de l'Allemand, avec des documents inédits et deux cartes autographiques; par M. FURCY-RAYNAUD, Lieutenant à l'Ecole de Saint-Cyr. 1 vol. in-8°. 5 fr.

HISTOIRE DE LA CAMPAGNE DE 1866, rédigée par la Section historique du Corps royal d'état-major prussien, sous la direction de S. Exc. le Général DE MOLTKE; traduite de l'allemand par M. FURCY-RAYNAUD, Capitaine au 90e de ligne (seule traduction autorisée). 1 vol. gr. in-8° de 824 pag. avec 8 croquis, 6 pl. gravées et tableau. Ouvrage complétement terminé. 20 fr.

L'ALLEMAGNE DU SUD SOUS L'HÉGÉMONIE PRUSSIENNE, sa perte certaine en cas de guerre entre la France et la Prusse; par un Officier allemand (Arkolay). In-8°. 1 fr. 25

GUERRE DE LA PRUSSE ET DE L'ITALIE contre l'Autriche et la Confédération germanique en 1866. Relation historique et critique; par FERDINAND LECOMTE, Colonel fédéral suisse. 2 vol. gr. in-8° avec cartes et plans. 20 fr.

LA CAMPAGNE DES PRUSSIENS EN 1866; par S. A. R. le Prince FREDERIC-CHARLES. Broch. in-8°. 1 fr. 25

LA VÉRITÉ SUR LA CAMPAGNE DE BOHÊME EN 1866, ou les Quatre grandes fautes militaires des Prussiens; par LULLIER. Broch. in-8°. 1 fr.

LES LUTTES DE L'AUTRICHE EN 1866. Rédigé, d'après les documents officiels, par l'état-major autrichien. Traduit par FRANZ CROUSSE, capitaine au Corps d'état-major belge. Tome Ier, in-8° raisin, 2 cartes et 17 tableaux. 7 fr. 50
